

**DE L'IMPRESSIONISME
SOCIAL À L'ACTION
INSTITUTIONNELLE:
TRAJECTOIRE DES
SETTLEMENTS (1906)**

MARY KINGSBURY
SIMKHOVITCH

L'ORGANISATION DU SETTLEMENT¹

[Greenwich House a été fondée en 1902, avec l'organisation de la Co-operative Social Settlement Society. La composition démocratique de cette association, qui inclut dans son conseil de direction, outre les résidents de la Maison, des locataires de longue date du quartier, a donné son caractère singulier au développement de cette entreprise. Formée à l'Université de Boston, Mme Simkhovitch a mené des études doctorales à Radcliffe, Berlin et Columbia. Son expérience de *headworker* de Greenwich House a également été mise au service de deux autres organisations newyorkaises, le College Settlement et la Friendly Aid House. Le bâtiment du 26 Jones Street, ainsi qu'une vieille résidence adjacente, ont été achetées l'an dernier.

Différentes lignes d'activités extérieures et la résidence dans le voisinage d'un certain nombre de groupes identifiés avec Greenwich House ont ancré le *settlement* dans le Lower West Side. L'action de Mme Simkhovitch, personne de ressource et d'initiative dans les entreprises sociales et civiques, est devenue incontournable. Elle a fondé la Société de développement de Greenwich Village (Greenwich Village Improvement Society) et l'Association des travailleurs de quartier (Neighborhood Workers Association). Un leader politique local qui parlait d'elle, l'hiver dernier, à un dîner de *beefsteak*², l'a désignée comme « une bonne candidate pour le poste de gouverneur ».

Éditeur de *Charities & the Commons*³.

Les premiers *settlements*, comme on le sait, étaient des groupes de personnes qui souhaitaient associer leur sort à celui de leurs voisins, dans les quartiers surpeuplés de certaines grandes villes. Ils s'y sont implantés, mais il s'agissait bien de personnes, pas de plantes. Ils devaient avoir des maisons où vivre, bien sûr, de taille suffisante pour pouvoir offrir leur hospitalité. Ils ont payé de leur poche les frais engagés, aidés par des amis qui enviaient leur vie au *settlement* et qui, faute d'y participer en personne, souhaitaient contribuer à la

maintenance du groupe. Ceux qui vivaient dans la maison et leurs amis qui les soutenaient financièrement partageaient un point de vue en commun. Tout ce qui était entrepris par le *settlement* était décidé par la communauté de personnes intéressées, intensément, de façon vitale, par la vie du quartier. Dans ces circonstances initiales, la question de qui était habilité à prendre des décisions importantes n'était pas à l'ordre du jour. Un tel moment n'était pas encore venu : l'action du *settlement* était de l'ordre de l'écoute, de la sensibilité et de l'apprentissage de la part des premiers résidents, plutôt que de la campagne pour améliorer les conditions de vie des voisins. Cette première étape pourrait être qualifiée de moment d'« impressionnisme social ». Et de même que chaque enfant est supposé répéter dans une certaine mesure les étapes du développement de l'humanité, chaque nouveau résident du *settlement*, aujourd'hui, doit traverser cette phase où il se laisse impressionner par l'environnement auquel il est exposé. Dès lors que ce résident a perdu sa capacité à être impressionné, il atteint un stade de cristallisation où il n'a plus grande valeur pour le *settlement*.

La capacité de comprendre le monde alentour, de l'apprécier et de sympathiser avec est donc la marque distinctive des premiers *settlements*, comme elle l'est de chaque nouveau résident. Elle est un moment crucial de la vie de cette organisation. Traçons maintenant l'évolution du *settlement* à partir de son groupe homogène d'origine : comment la « plante » ou l'institution a-t-elle grandi, et comment, simultanément, une nouvelle forme d'administration s'y est-elle développée ? Les groupes originaux ont été accusés de sentimentalisme parce que le sentiment plutôt que l'action était l'élément le plus visible de leur premier engagement. Une analyse élémentaire révèle cependant, comme cela a été indiqué, que cette étape d'imprégnation par des impressions est nécessaire et précieuse. Agir sans comprendre est aussi peu scientifique que stupide. L'identification de la vie des résidents du *settlement* avec la vie des habitants du quartier est donc cruciale. Sans cela, aucun progrès réel ne serait possible. Très vite, divers besoins du quartier ont commencé à être perçus, que

le *settlement* a tenté de combler. Le problème de l'importance de ce qu'il y avait à faire, de sa place dans une séquence ou de sa corrélation avec d'autres actions se posait peu. Ce qui primait était plutôt le désir de répondre aux besoins identifiés. C'était un élan pratique et authentique.

Des cours de couture ont commencé à se former. La baignoire familiale a été mise à la disposition des voisins. La cour était remplie d'enfants heureux. De l'argent a été prêté, des histoires racontées. Pendant ce temps, la conscience se développait de l'insuffisance de tels moyens pour s'attaquer à la racine des graves problèmes – civiques, éducatifs, industriels et sociaux – qui se déclaraient jour après jour. Les résidents, conscients de l'insuffisance de leurs efforts isolés, ont commencé à s'allier avec les forces déjà au travail et en ont aidé d'autres à naître ; les *settlements* eux-mêmes se sont remplis de clubs sociaux et de classes d'enseignement. L'accroissement de ces activités a exigé une supervision experte et une bonne gestion. Le travail d'expertise impliquait la nécessité d'augmenter les dépenses d'administration. Il fallait collecter plus d'argent qu'auparavant et l'argent provenant de toute source amicale était le bienvenu, que ces contributeurs fussent bien informés et en harmonie intelligente avec les activités du *settlement*, ou non. Avec le développement d'activités requérant des dépenses en argent considérables, des conseils d'administration ont vu le jour. Les contributeurs aux finances ont très naturellement souhaité partager les responsabilités des décisions prises pour dépenser leur argent. Par conséquent, des personnes qui n'avaient peut-être aucune connaissance personnelle de la vie du quartier se sont identifiées à la conduite des affaires des *settlements*. La croissance des activités a en même temps souvent conduit à l'abandon de petits locaux et à la construction de grands bâtiments. L'institution et son conseil d'administration sont ainsi venus en grande partie compléter l'organisation initiale du *settlement* autour d'un groupe d'amis menant une vie de famille.

La valeur fondamentale du *settlement* est son identification à la vie du quartier. Elle avait entre-temps commencé à exercer son attrait non seulement auprès des individus, mais aussi de forces sociales déjà existantes. Les sociétés charitables et en particulier les églises ont vu les avantages que les *settlements* avaient tiré du fait de rester sur le terrain et d'établir des relations avec les faits et les gens du quartier. Elles ont alors commencé à copier cette proximité, à adopter un plan d'implantation de postes frontières pour le travail caritatif ou religieux, et à instituer ainsi une nouvelle espèce de mission. En l'absence de toute propagande particulière, des groupes de personnes ont pu se rassembler, décider de mettre en place un *settlement* et le gérer à leur guise ; ils ont pu employer un agent qui exécute leurs ordres ou mette en œuvre leurs idées. C'est pour de telles organisations que les représentants des syndicats ont exprimé leur manque de confiance, au motif que le capital, par de tels moyens, peut se fortifier directement sur le territoire de ses ennemis. Sous couvert de *settlement*, il établit des relations cordiales qui neutralisent la perception du besoin de la lutte de classes industrielle.

Examinons à présent les formes de vie de ces *settlements* et essayons de découvrir les pièges qu'ils ont à éviter ou les voies qu'ils ont à suivre. Nous ne pouvons manquer de remarquer que les *settlements* ont, par leurs expérimentations, prouvé la valeur de certaines formes de progrès social qui, à leur tour, ont souvent été reprises par d'autres agences. La croissance du gouvernement municipal a été particulièrement forte au cours de cette période. Dans les plus grandes villes, par conséquent, les activités des *settlements* ont été reprises les unes après les autres par les municipalités, comme cela a été le cas pour la formation professionnelle au travail manuel ou au travail domestique, ou pour la mise à disposition de terrains de jeux ou de jardins d'enfants. La fonction de l'école publique a été considérablement élargie. Les départements de santé et des parcs publics ont intégré des revendications qui jusque-là n'avaient pas été formulées. Alors que la croissance des activités sociales de la part de la ville, de l'église, de l'école et des organisations charitables a été marquée, le

settlement a fluctué dans sa forme, passant de la simple maisonnée vivant la vie de quartier à la grande institution, à part entière, avec son imposant éventail de gestionnaires. La méthode du *settlement* s'est déployée en suivant trois étapes que l'on peut décrire assez succinctement comme celles de : (1) l'impressionnisme social, (2) l'interprétation et (3) l'action. Quelle qu'en soit la forme, le *settlement* peut être déclaré authentique si cet ordre temporel et cet ordre logique ont été respectés. Sinon il ne s'agit que d'une mission ou d'une organisation qui réalise une conviction a priori.

La première étape est donc celle de l'impressionnisme social, le moment de l'afflux de la vie, dans tout ce qu'elle a d'éclatant, sur des personnalités sensibles et attentives. Des impressions de groupe voient alors le jour. Un groupe doit développer une image de la vie plus variée, plus complexe et plus véridique que ce qu'un individu seul aurait pu espérer obtenir.

La deuxième étape, celle de l'interprétation, émerge de ces impressions de groupe. Le groupe du *settlement* doit transmettre ce qu'il sait – non pas des confidences intimes qui n'appartiennent qu'à une seule personne, mais tout ce que le *settlement* a découvert en matière de vertu et de beauté, de vie entravée ou de conditions économiques tragiques. Il peut l'exprimer de mille manières différentes, par des drames ou des histoires, dans des rapports scientifiques ou dans de simples conversations. Mais les vraies découvertes ne peuvent être gardées secrètes. Le savoir passionné, quel qu'il soit, s'épanche en propagande. Les nouvelles doivent être transmises.

La troisième étape est celle de l'action. Agir sur la base des connaissances acquises est le but du *settlement*. Sans une telle action, son existence est stérile : il n'est alors qu'un lieu de vie intéressant et pédagogique pour ses résidents. Encore une fois, comme dans le cas de la deuxième étape, l'interprétation peut se faire de différentes manières, de sorte qu'une action positive peut suivre d'innombrables méthodes. Il n'est pas du tout essentiel que le *settlement* fasse lui-même le travail,

sa responsabilité est seulement de veiller à ce que le travail soit fait. Dans un cas donné, il dépendra de l'environnement de savoir quelle est l'agence appropriée pour accomplir les opérations nécessaires. Dans une communauté socialement indifférenciée, le *settlement* lui-même entreprendra sans aucun doute ces opérations et du fait de sa conscience et de son efficacité, il développera des caractéristiques institutionnelles. Dans une communauté dont la structure sera plus développée, le *settlement* aura de plus en plus tendance à se défaire de ses diverses activités et à en confier la responsabilité à d'autres agences existantes, à la municipalité ou à des associations créées pour répondre à des besoins spécifiques. Dans ce cas, le *settlement* prendra des initiatives et développera des coopérations plutôt qu'il n'administrera directement.

Nous voyons dès lors que le mot « institutionnalisme », une notion floue pour beaucoup, dissimule en fait la véritable question qui n'est jamais : « Un *settlement* doit-il être une institution ? », mais plutôt « Un *settlement* peut-il, dans ces conditions, s'institutionnaliser ? » Ce qu'un *settlement* entreprend dépend alors de toute une série d'autres phénomènes sociaux. Mais la méthode sous-jacente reste la même et nous détenons la clé de l'authenticité du *settlement* en recourant au test de cette méthode. Qu'il s'agisse du groupe le plus simple dans la plus petite maison, ou d'un groupe de grande taille occupant un bloc entier de bâtiments imposants et proposant des centaines d'activités, on a affaire, dans l'un ou l'autre cas, à un *settlement* si toutes les actions qui en émanent sont fondées sur les connaissances acquises par le groupe à travers ses impressions atmosphériques de la vie environnante. Mais aucun groupe, si petit ou si grand soit-il, ne devrait s'appeler un *settlement* s'il a une vision arrêtée et préconçue de la vie du quartier et des méthodes à utiliser pour en développer les meilleures possibilités.

C'est précisément là que la relation des conseils d'administration au *settlement* acquiert une plus grande visibilité. Leurs directeurs, dès lors qu'ils sont étroitement identifiés à la vie du *settlement*

et s'imprègnent des impressions qu'ils y reçoivent, sont des initiateurs de politiques et des gestionnaires légitimes. Peu importe que les conseils d'administration soient composés de capitalistes, de résidents ou de représentants du quartier dès lors que leurs membres sont en contact vital avec la vie du quartier ou avec une partie de celui-ci. La façon dont ce contact vital est établi est sans importance, ce qui compte est qu'il existe réellement.

Dans un *settlement* idéal, la direction pourra être confiée à un groupe composé des trois éléments : les amis qui fournissent une aide financière, les résidents eux-mêmes et les voisins intéressés. Mais le point essentiel pour un *settlement* réel réside dans la capacité pour la direction, quelle que soit la forme qu'elle prend, d'être profondément impressionnée par la vie du quartier et de n'agir qu'à la lumière des connaissances acquises par l'expérience réelle. Un voisin intelligent, animé par un intérêt vital pour les affaires du quartier, sera probablement un membre précieux du conseil d'administration. Il est également vrai que ceux qui lèvent la majeure partie des fonds nécessaires ont souvent une plus grande expérience des affaires et probablement un meilleur sens de la mesure des dépenses que ceux qui sont plus personnellement liés à la vie environnante. Ils sauront quoi faire en se basant sur des faits de façon plus adéquate que ceux qui les éclairent de leur expérience du quartier. Il n'y a rien de sacré à être un « résident » ou un « voisin ». Certains résidents et certains voisins n'auraient aucune expérience valable sur laquelle fonder leur action ou ne sauraient quoi faire, même après avoir été exposés à des impressions vives et utiles. Le rôle que joue la maisonnée dépend de la durée de résidence, de la formation et de la personnalité de ses membres, mais dans tous les cas, l'administrateur éclairé de la politique du *settlement* – le résident principal (*head resident*) – accueillera favorablement la discussion la plus complète et la plus libre. Celle-ci est inestimable pour prendre les décisions qui attestent de l'efficacité et de la fécondité de la vie du *settlement*.

Pour résumer, on peut être confronté à un prétendu *settlement* qui est en réalité une agence d'action pour un groupe ou une société, avec une politique déclarée. Une telle organisation peut être très utile, mais elle est mal nommée, car une agence exécutant des ordres de l'extérieur sans ancrage direct dans la vie du quartier ne peut pas être un véritable *settlement*. Un véritable *settlement* laisse la vie lui montrer la voie. Avec un cœur et un esprit ouverts, les membres du *settlement* font face aux problèmes sociaux. Dans ce centre d'influence, la révélation de ce qui peut et doit être fait doit venir de la vie elle-même. Inverser cet ordre, c'est engendrer autre chose, de totalement différent, dont la valeur n'est pas l'objet du présent document.

NOTES

1 Simkhovitch Mary Kingsbury (1906), « Settlement Organization », *Charities and the Commons*, vol. XVI, p. 566-569 (traduction par Daniel Cefai).

2 Les *Beefsteak Dinners* étaient des rituels de ripaille entre amis d'université, de club ou de travail, dans des tavernes rustiques, où les convives, des hommes jusqu'à la fin XIX^e siècle, consommaient de la viande grillée au barbecue tout en buvant, chantant, racontant des histoires. Au début du XX^e siècle, ces repas peuvent aussi prendre place sur des terrasses, dans des hôtels ou des restaurants et ils peuvent également rassembler des femmes.

3 *Charities and The Commons*, dont le sous-titre était « Un journal hebdomadaire de philanthropie et de progrès social », était né de la fusion des organes de la New York Charity Organization Society (Edward T. Devine), du Chicago Commons (Graham Taylor) et de la Jewish Charity (Lee Frankel). Il servait à l'origine de médiation entre les organisations caritatives et les *social settlements* du pays, contribuant à disséminer et standardiser leurs pratiques, à diffuser des informations à l'échelle nationale et à offrir une plate-forme de réflexion collective sur la « charité » d'abord, puis sur la « philanthropie », et plus largement, sur le mouvement de réforme sociale et de reconstruction civique. Ce périodique deviendra en 1909 *The Survey : A Weekly*

Journal of Constructive Philanthropy (p. 39). Il est pris en main par Robert W. DeForest (l'un des fondateurs de la Provident Loan Society, société de crédit à but non lucratif et responsable de l'enquête sur les conditions de logement dans les immeubles de rapport, les *tenements*, conduisant à la loi de 1901). Il publiera les résultats du Pittsburgh Survey. Plus tard encore, de 1921 à 1932, il lancera un supplément pour un public beaucoup plus large, *The Survey Graphic*, avec Paul Kellogg comme éditeur à partir de 1912, journal qui deviendra autonome en 1933 (c'est là que sortira par exemple le numéro spécial sur « Harlem : Mecca of the New Negro »).